

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



Points saillants sur la santé mentale des jeunes Franco-Canadiens d'est en ouest du pays Le témoignage de nos assistantes de recherche

Monique Benoit et Ann M. Beaton

Numéro 9, 2018

Santé mentale des jeunes des communautés de langue officielle en situation minoritaire (CLOSM) au Canada : l'état des lieux
Youth Mental Health in Official Language Minority Communities (OLMCs) in Canada: Situation Analysis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043506ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043506ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Benoit, M. & Beaton, A. M. (2018). Points saillants sur la santé mentale des jeunes Franco-Canadiens d'est en ouest du pays : le témoignage de nos assistantes de recherche. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (9), 268–281. <https://doi.org/10.7202/1043506ar>

Tous droits réservés © Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Table ronde

Points saillants sur la santé mentale des jeunes Franco-Canadiens d'est en ouest du pays : le témoignage de nos assistantes de recherche

Transcrit par : Monique Benoit, Université du Québec en Outaouais
et Ann M. Beaton, Université de Moncton

Nous avons invité nos assistantes de recherche¹ à participer à une table ronde sur leur réaction à la collecte de données qu'elles ont menée sur la santé mentale des jeunes des communautés de langue officielle en situation minoritaire (CLOSM). Voici donc les points saillants de la discussion tenue en table ronde.

Question : Comment décririez-vous votre implication dans le cadre du projet de recherche que nous avons mené?

Une Franco-Ontarienne : Pour moi, c'était intéressant de voir parce que je me voyais toujours comme une Ontarienne, mais au fur et à mesure que les entrevues se sont déroulées, ma mère est Québécoise, j'étais nouvelle à Sudbury, j'étais étudiante... Alors c'était intéressant de voir comme la culture francophone elle-même du Nord, en français, était comme complètement différente de ce que j'avais connu à Ottawa. On avait certains participants qui étaient un peu indifférents, qui étaient francophones ou non. Avant la recherche, je tombais dans cette catégorie-là. Pis là, par la suite, après avoir entendu différentes histoires, pis avoir interagi en constatant la situation dans différentes régions du pays, c'est devenu comme – mon identité francophone a changé un peu. Parce que j'étais devenue plus, je comprenais plus... comme mon histoire un peu.

1. Recherche financée par le programme des Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC) – Initiative de recherche sur les communautés de langue officielle en situation minoritaire (CLOSM) sous la direction d'Ann M. Beaton, professeure à l'École de psychologie de l'Université de Moncton et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en relations intergroupes.

Une Franco-Albertaine : Dans mon cas, c'est un peu particulier. Mais jusqu'à ce que je commence à faire la recherche, je n'avais vraiment aucune perception de ce qu'y avait comme problèmes pour les anglophones, francophones et c'est quand j'ai commencé, justement, à chercher des participants que je me suis rendu compte qu'y avait un problème. Je trouvais ça intéressant parce que, pour trouver des participants franco-albertains, je me suis arraché les cheveux. Et j'ai eu sérieusement peur parce que... la plupart de ceux que je voulais interroger affirmaient : « Non, nous sommes pas Franco-Albertains » ; « Non, je suis anglophone mais je parle français seulement ». Ça m'a pris un temps fou pour trouver des francophones originaires de l'Alberta et au fur et à mesure que j'en ai trouvé, j'ai trouvé le sujet le plus intéressant, surtout parce que je me suis rendu compte au fur et à mesure des interviews que la définition de Franco-Albertain changeait vraiment beaucoup d'une personne à l'autre. Ça, c'était vraiment intéressant et ça m'a beaucoup interpellée.

Je parle français et anglais, mais ne pratique pas ici ma propre langue maternelle. Je ne m'attendais pas à me retrouver presque au même, comment dire, sur la même longueur d'onde que la plupart des jeunes Franco-Albertains que j'ai interviewés. Pour moi, en tant qu'immigrante francophone, la situation dans laquelle ils vivent était comme celle des immigrants dans leur propre pays. Ça, j'étais vraiment très surprise de ça. C'est comme ça qu'au fur et à mesure, j'ai trouvé le sujet de plus en plus intéressant et puis j'ai créé beaucoup de liens avec ces jeunes, et franchement j'ai trouvé que la portée du sujet était vraiment importante. Il fallait que quelqu'un s'occupe de cette situation, en tout cas la plupart des jeunes avec qui j'ai parlé m'ont donné plus que je ne le pensais.

Une Franco-Manitobaine : Moi, je dirais que j'ai changé un peu durant le projet de recherche, en termes de fierté. J'ai trouvé que si quelqu'un m'avait demandé avant le projet de recherche : « c'est quoi, être fiers en tant que Franco-Manitobains? », j'aurais probablement dit comme un 7 sur 10. Mais à la fin de la recherche, c'était clair que c'était un 10. J'ai aussi remarqué une quantité de personnes qui *disent* qu'ils sont fiers, mais ils ne parlent pas vraiment le français. Y me disaient : « oh, je suis super fier », pis là y parlaient de l'entrevue puis y répondaient à leur téléphone en parlant à leurs amis en anglais.

Question : Je voudrais que tu m'expliques mieux ce « j'me sens plus fière ».

Une Franco-Manitobaine : Beaucoup de gens disaient comme : « Ah, j'va aller à l'école en français, je suis Franco-Manitobain » ; « Ah, oui, je suis fier à 100 % ». Mais on dirait qu'ils ne vivaient pas la langue, puis y vivaient pas la culture. J'étais juste surprise de voir combien de gens [qui] disaient qu'ils étaient fiers à 100 % l'étaient par le fait qu'ils avaient juste un capital social lié au fait d'être entourés de gens francophones, d'étudier dans une université francophone ou d'avoir un nom de famille francophone. « Ah, oui, mes parents sont francophones ; ah, oui, je suis fier. »

Une Acadienne : J'ai un petit commentaire par rapport au changement qu'on a vécu tout au long du projet. Moi, j'ai eu un changement de perspective, mais pas vraiment par rapport à la fierté que j'accorde au fait d'être Acadienne; parce que je pense que j'ai quand même toujours accordé une grande importance au fait d'être Acadienne. Pour moi, ça a été plutôt une remise en question de ma perception du *chiac*, qui est le dialecte qui est parlé au sud-est du Nouveau-Brunswick, qui est le dialecte français qui est parlé par les participants que j'ai rencontrés en entrevue. Je pense que maintenant j'accorde plus d'importance au *chiac*; je valorise plus le *chiac* qu'auparavant. Avant, je pense que j'avais tendance à discréditer, dévaluer le *chiac*. Puis maintenant je le vois comme un autre registre de langue que je peux choisir ou non d'utiliser selon le contexte. Puis aussi je comprends l'importance de ne pas dévaluer, de ne pas discréditer le *chiac* parce que j'ai constaté, à travers les entrevues, les effets néfastes que ça peut avoir sur la santé mentale, sur les perceptions de groupe, sur les services en santé mentale, toutes ces choses-là, les impacts négatifs que ça peut avoir. C'est dans ce sens-là que moi j'ai vécu un changement.

Question : Comment vous décririez la perspective des jeunes de votre communauté francophone en ce qui a trait à leur identité pis à leur santé mentale?

Une Franco-Ontarienne : De notre côté, certains se pensaient vraiment francophones, puis d'autres étaient comme indifférents à leur identité francophone et se présentaient en tant que personnes bilingues, on avait ces deux extrêmes-là. Plusieurs avaient beaucoup de difficulté à se décrire. Comme, si tu leur demandais : « Comment tu pourrais te décrire à quelqu'un qui vient de te rencontrer ? », la réponse était vague. En général, les répondants parlaient surtout d'anxiété, de stress vécu dans le cadre de leurs études.

Une Franco-Manitobaine : J'ai remarqué que, pour moi au Manitoba, on dirait que presque tout le monde s'identifiait comme Franco-Manitobain. On dirait qu'ils étaient fiers, qu'ils disaient : « Je suis Franco-Manitobain » plus que bilingue ou n'importe quoi. Et je ne sais pas si c'est juste parce qu'au Manitoba la communauté francophone doit se rassembler parce qu'on est tellement petit comme groupe. Peut-être aussi parce qu'on était à Saint-Boniface, qui est une communauté francophone, que s'identifier comme bilingue, ce n'était pas vraiment quelque chose. Pour moi, c'était presque tout l'monde qui disait : « Ah, je suis vraiment fier d'être Franco-Manitobain. » Au plan de la santé mentale, je trouvais que beaucoup de gens avaient de la difficulté à parler de leurs sentiments. Beaucoup disaient : « Ah, je suis O.K., je suis bien », mais là, plus ils parlaient, plus tu voyais qu'ils avaient une certaine anxiété. Les gens n'aimaient visiblement pas parler de santé mentale pour éviter de mettre le *label* sur leur situation : « Ah, je suis une personne anxieuse », ou « Ah, je suis une personne qui a des problèmes avec la dépression » ou des choses comme ça.

Une Franco-Albertaine : Moi, j'ai trouvé qu'en ce qui concerne leur identité en tant que jeunes francophones, y a beaucoup de confusion et beaucoup de colère. Pour une raison ou

pour une autre, la plupart étaient fiers : « Oui, je parle français, je vis en français », mais pour certains, la confusion venait aussi de leur entourage parce que, pour plusieurs, la plupart des amis anglophones qu'ils fréquentent dévalorisaient le fait qu'ils parlent français, qu'ils vivent en français et ça créait beaucoup de confusion. Parce qu'on veut s'intégrer à un groupe, on veut être avec des amis, mais si on est rejeté parce qu'on parle français, ça devient un peu difficile. Beaucoup avaient honte de parler français à l'extérieur de leur groupe même si le campus est francophone. Et c'est intéressant, parce qu'il faut voir : le Campus Saint-Jean, il est francophone, mais dans les couloirs la plupart des étudiants parlent anglais.

Alors, beaucoup le font, je pense, parce qu'ils ne veulent pas perdre l'appartenance à un certain groupe. Et c'est ce que je voyais quand j'en interviewais certains. Parce que beaucoup me donnaient des réponses, mais ils ne se rendaient pas compte aussi que leur gestuelle exprimait beaucoup de choses. La plupart étaient *extrêmement* tendus quand on parlait de leur identité en tant que Franco-Albertains. Ils avaient les poings serrés. Il y avait de la colère pour certains, d'autres étaient confus, y prenaient du temps avant de me répondre pour la question suivante : « Comment tu te présenterais à certains ? » La plupart étaient : « [Soupir] Ah, ça, c'est une question facile », mais leur corps disait que non. [Rires]

C'était vraiment intéressant à voir que la plupart d'entre eux me disaient : « Oui, je parle français », mais c'est surtout parce qu'ils étaient influencés par les questions que je leur avais posées avant. Et je pouvais réaliser ça quand ils parlaient pis c'était : « Oui, je suis francophone, je vais dans une école en français », et puis j'étais comme : « En vérité, c'est juste parce qu'il veut s'affirmer maintenant. Je lui ai parlé de beaucoup d'autres sujets assez importants, et maintenant que je lui demande : “Comment tu te présenterais?”, il redevient le francophone qui se défend, qui veut absolument dire : “Oui, je suis francophone, je parle en français à l'école, euh, j'essaye de parler en français où je travaille.” » Ils étaient tous extrêmement confus. Et quand on en venait à la santé mentale, la plupart d'entre eux, ce sont des étudiants, donc ils avaient beaucoup de stress à l'école et ainsi de suite, mais y en avait certains, je pense, qui avaient plus de problèmes que seulement des problèmes à l'école et certains me le disaient quand j'arrêtais l'appareil. Parce que quand j'ai arrêté cet appareil, j'ai eu plus [rires] d'information. Les gens commençaient à se rendre compte que oui, on parlait d'un problème sérieux puis ils commençaient à parler et puis c'était la confusion. Je pense que beaucoup ne savent plus exactement ce que sont devenus les Franco-Albertains en ce moment et, surtout, les jeunes Franco-Albertains. Parce que l'environnement anglophone est vraiment très présent là-bas et la lutte est vraiment, d'après ce que j'ai compris, assez quotidienne ; une lutte de chaque instant.

Une Acadienne : Moi aussi, juste pour aller dans le même sens que ce que [nom de la Franco-Albertaine] disait, les étudiants développaient plus leur témoignage à partir quand le magnétophone était éteint. Au moment où ils s'apprêtaient à partir. Pour une raison ou une

autre, le plus riche du matériel sortait souvent là et j'en prenais bonne note. Malheureusement, ce n'était pas enregistré.

Je pense que c'est un phénomène quand même assez répandu qu'au Nouveau-Brunswick, en ce qui concerne l'identité, presque toutes les personnes s'identifient comme étant Acadiens. Ils sont aussi bilingues parce que je pense que pour les Acadiens ça va de soi, ça va ensemble. Le fait d'être Acadien, automatiquement presque c'est attendu que d'être bilingue, ça fait qu'ils s'identifiaient comme bilingues puis Acadiens. Là où j'ai constaté comme plus une ambivalence ou des sentiments négatifs, c'est quand ça vient à la langue puis au dialecte, le *chiac*. Tu sais, y en avaient qui accordaient beaucoup d'importance, il y avait beaucoup de fierté rattachée au fait de parler *chiac*. Y en a pour qui c'était plus ambivalent. Le *chiac*, ils trouvaient que ce n'était pas professionnel et que ça mettait des embuches dans leurs études puis ça les empêchait de performer dans les milieux universitaire et académique. Parce qu'ils se sentaient comme si leur français n'était pas à la hauteur des attentes universitaires.

Du point de vue de la santé mentale, il avait beaucoup d'anxiété académique (anxiété de performance), que moi j'ai constatée, mais y avait aussi dans notre échantillon beaucoup d'*anxiété linguistique*, par rapport à la langue. Il y a beaucoup d'étudiants qui ont vécu des échecs dans leurs cours de français et c'est venu affecter leur confiance en eux, leur concept du soi. Ça causait beaucoup d'anxiété parce qu'ils ne se sentaient pas capables de réussir leur programme. [...] Ça, c'était vraiment de l'anxiété par rapport à la langue.

Question : Là, maintenant, j'aimerais que vous me parliez un peu du moment où, dans vos entrevues, vous avez dit : « Ah, c'est ça que ça veut dire. C'est ça. » Quel a été le point le plus important, qui a changé votre perspective ?

Une Franco-Ontarienne : Moi, je dirais que c'était du côté de l'identité francophone qui est devenue l'élément le plus important durant les entrevues. Il y avait comme une trahison du côté du Québec. Je ne sais pas si c'est parce qu'on est tellement proches du Québec. C'était comme : « Pourquoi qu'y sont pas plus présents pour nous ? » Mais y avait comme une trahison. Les participants étaient comme, t'sais : « Ah, s'ils se séparent, là », comme, t'sais, « on va tomber à l'eau » ; « Pourquoi est-ce que, comme t'arrives là puis ils ne savent pas t'es d'où ou y ont une haine pour toi parce que t'es pas du Québec, mais tu parles un dialecte très similaire à celui du Québec ? » Ça, c'était le point tournant. C'est ça qui ressortait le plus et c'est de valeur.

Une Acadienne : Moi, je pense que ce qui m'a le plus frappée, c'est quand j'ai constaté à quel point l'insécurité linguistique était un phénomène omniprésent chez les jeunes Acadiens du Sud-Est. Je savais que c'était un problème, mais je ne savais pas que c'était à ce niveau-là. C'était intéressant aussi de voir comment les perceptions de groupe ont façonné, ou ont contribué, à cette insécurité linguistique. Puis on a entendu des choses semblables à ce que

[nom de la Franco-Ontarienne] vient juste de mentionner. Un genre de trahison de la part du Québec. Je pense qu'il y a une participante qui percevait les Québécois comme étant des alliés, mais pour la majorité des participants, ils percevaient tous les Québécois comme faisant partie de l'*exogroupe* et c'est « eux autres ». Pour les participants qui percevaient les Québécois comme faisant partie de l'*exogroupe*, il y avait plus d'insécurité linguistique.

Question : L'insécurité linguistique, ça passait par quoi? Comment tu la percevais?

Une Acadienne : Tu sais, il y en a qui disaient : « T'sais, moi, je ne me sens pas à l'aise de m'exprimer dans mes cours. » Même avec les francophones du nord du Nouveau-Brunswick, y a plusieurs étudiants du sud-est, parce que les francophones du nord du Nouveau-Brunswick ne parlent pas le dialecte *chiac*, ils parlent le français et pour nous ça ressemble beaucoup au français québécois. On a beaucoup de difficulté à faire la différence. Je dis « nous » parce que moi aussi, moi-même, je m'identifie comme étant *chiac*. C'est ma langue maternelle. Pis là, j'ai oublié de quoi je parle. [Rires. L'émotion est à son comble.]

Ah oui! C'est ça, comme par exemple, je me souviens d'une participante qui disait : « Comme, moi, quand j'ai une idée ben je ne vais pas la partager en classe parce que je me sens pas à l'aise de m'exprimer en français, je me sens pas comme si mon français est à la hauteur des attentes des autres, ça fait que je vais me taire puis je ne vais rien dire. » Il y en a d'autres, il y a une des participantes qui disait qu'elle avait songé à lâcher un de ses cours juste par le simple fait qu'elle serait obligée de faire une présentation orale. Puis elle ne voulait pas être obligée de s'exprimer en français en avant d'un groupe, parce qu'elle ne se sentait pas à l'aise.

Cette idée de la séparation *exogroupe* était tellement évidente. Le fait que beaucoup se disaient, comme : « Ah, les Québécois! Ah, y nous jugent, y pensent tous qu'on est des anglophones, on ne parle pas assez bien. » C'était presque tout le monde qui parlait de ça. Et moi, si quelqu'un m'avait demandé avant, j'aurais pensé : « Ah, les Québécois, c'est nos amis, comme, ils nous supportent, c'est bien que l'on ait des Québécois au Canada, ça aide la francophonie hors du Québec. » Cette idée d'*exogroupe* est vraiment évidente et l'insécurité linguistique; comme, beaucoup disaient qu'y se sentent comme moins à l'aise avec les francophones du Québec ou les Français, mais aussi moins à l'aise avec les anglophones en tout cas qu'ils ne trouvent pas le bon mot. Cette idée qu'on est plus confortables avec les Franco-Manitobains, c'était donc pas mal comme évident dans les entrevues. Juste parce qu'ils comprennent; et si on ne trouve pas le mot, on va le dire en anglais, puis c'est plus facile, c'est plus familier.

Une Franco-Ontarienne : Ça, c'est ressorti aussi en Ontario. C'est l'idée de parler en franglais. C'est comme ça qu'on l'appelait au *high school*. Si tu oublies un mot, tu le dis en anglais, tu oublies un mot (en anglais) et tu le dis en français. Je me souviens qu'à la fin

de l'entrevue on leur demandait s'ils avaient le choix de demander des services en français ou en anglais, qu'est-ce qu'ils choisiraient. Ils répondaient préférer « quelqu'un qui parle bilingue » précisément parce que là, s'ils sortent avec un mot de l'autre langue, ce n'est pas comme s'ils parlaient en chinois, ils peuvent juste parler.

Une Franco-Manitobaine : Nous autres au Manitoba, on utilise moins le « *slang* ». On dirait que c'est un peu différent du fait que les Franco-Manitobains sont plus concentrés, donc on a vraiment le même langage. Puis on a vraiment des petites communautés qui ont un petit accent, mais c'est moins régional. Je ne sais pas si c'est plus comme ça dans d'autres provinces, ou dans les Maritimes ?

Une Franco-Albertaine : Moi, je veux juste commenter un tout petit peu, d'abord, sur ce qu'on disait pour les Québécois. En fait, c'est parce que j'ai trouvé un peu la même chose. La plupart se sentent comme des pauvres orphelins abandonnés par le Québec. Et ils ne sont vraiment pas contents. Alors c'était vraiment une grosse colère envers les Québécois, c'est comme si les Québécois trouvaient qu'ils ne parlaient pas bien le français, qu'ils avaient un accent anglais, et quand il s'agissait des communautés hors du Québec, tout ce qui restait, c'était juste des anglophones. C'est ce qu'ils disaient pour la plupart : « Nous sommes juste des anglophones. Si je vais au Québec, je parle français, ils me regardent et puis ils me disent : "Ah, mais, t'as un accent anglais; es-tu anglophone? – Euh, non, je parle français, je suis Franco-Albertaine." » Et beaucoup, *beaucoup*, beaucoup de Franco-Albertains détestaient ça.

Mais aussi, et peut-être à cause de ça, ils [les Franco-Albertains] sont plus tolérants envers les anglophones qui les menacent, qu'envers les Québécois. La plupart semblaient vraiment irrités... La question les énervait pratiquement et on pouvait sentir qu'ils se demandaient juste : « Pourquoi est-ce qu'une question comme celle-là entre dans ce sujet, parce qu'ils n'existent pas pour nous comme on n'existe pas pour eux. »

Au plan identitaire, ce qui a vraiment été un élément important, c'est quand j'ai commencé à chercher des « Franco-Albertains pure souche », quelque chose du genre. Alors, j'ai commencé à chercher d'abord c'était quoi « pure souche ». [Rires] Puis je demandais aux étudiants : « Pure souche ? » Parce que je me demandais : « Peut-être qu'ils sauront de quoi il s'agit. » [Rires] « Ah, oui, ben moi, je suis Franco-Albertain », mais, et puis, quand je posais plus de questions, la plupart n'étaient pas nés dans la ville. « On a grandi là », par exemple, ou quelques-uns étaient venus avec des parents, mais ils se déclaraient Franco-Albertains. Et quand je disais : « Je veux des gens qui sont nés ici depuis », t'sais, « deux trois générations, ils ont des parents ici... », c'était – ils n'étaient pas contents. La plupart des étudiants redéfinissaient eux-mêmes c'est quoi être un Franco-Albertain. Et j'ai regardé la plupart des transcriptions de ce que j'ai eu et la plupart disaient : « Le Franco-Albertain, c'est celui qui vit en Alberta et parle français. »

Une Franco-Ontarienne : Mm-hm. On avait ça en Ontario aussi.

Une Franco-Albertaine : Ils ont tellement redéfini la question qu'à un certain point je me suis retrouvée dans ce cadre identitaire, parce que je vis en Alberta et je parle français. Je me suis donc retrouvée Franco-Albertaine, je me suis retrouvée en train de vivre une lutte pour protéger mon groupe, protéger ma langue, et ça m'a juste terrorisée pendant une seconde. Et pourtant je suis immigrante, moi j'suis juste de passage. [Rires] Je n'étais pas au courant qu'il y avait une telle lutte, mais ils m'ont impliquée dans la recherche avec les définitions qu'ils m'ont données à l'effet que la plupart d'entre eux affirmaient : « Non, ce n'est plus ça, être Franco-Albertain. Maintenant c'est : tu vis en Alberta, tu parles français, t'es Franco-Albertain. » Oh! [Rires] Et là, la façon dont j'allais aborder le reste de la recherche et les questions posées allaient être différentes, parce que maintenant c'était un sujet pour lequel j'étais plus impliquée que je ne le pensais.

Ce qui est triste, c'est que j'ai eu souvent l'impression de parler à des gens qui vivaient comme des immigrants dans leur propre ville. Ils vivaient presque pour la plupart avec l'impression qu'ils avaient tout juste la permission de vivre dans la ville d'Edmonton. « Vous pouvez parler français dans ce cercle, allez-y. Mais bon, ici, c'est anglophone. » Et puis moi, je suis immigrante et j'ai mon permis pour venir étudier et autres choses, je peux parler ma langue, bon, je parle plus le français. Mais c'est comme – je ne sais pas comment expliquer ça, là –, je n'ai pas vraiment beaucoup plus de droits que ça. Je ne peux pas faire grand-chose, je suis juste soumise à ce que m'autorise le permis que j'ai. Et la plupart d'entre eux, quand je les entendais parler, c'était à peu près la même chose qu'ils vivaient. Ils sont des immigrants dans leur propre ville, dans leur propre pays. Et ça, c'est vraiment très triste. Et beaucoup des jeunes sont très ouverts aux immigrants parce qu'ils ont presque l'impression de vivre la même chose. Y en a environ deux qui se sentaient extrêmement proches des immigrants parce que, d'abord, premièrement, ils voyaient l'immigrant comme quelqu'un qui venait s'ajouter à la lutte parce qu'il parlait français déjà, pour commencer, et quelqu'un qui vivait à peu près la même situation qu'eux. Et je trouvais ça vraiment intéressant, parce que j'étais dans ma propre bulle, [rires] et j'ai mes propres problèmes en tant qu'immigrante. Il y a mon permis d'immigration et autres, mais la plupart d'entre eux vivent la même chose, ils essayent de s'intégrer dans une ville qui est quasiment la leur parce que j'ai pris des cours d'études canadiennes et je sais que la plupart dans la ville en Alberta, c'était des francophones en premier, mais beaucoup se sentent [soupir] dépossédés de ce qui leur appartient.

Et y a une autre chose intéressante, c'est que moi, je suis immigrante, je parle le français mais ma culture s'attache à autre chose. Ce qui est extrêmement difficile pour eux, c'est de parler juste la langue. Parce que les symboles sont presque absents. Nous, on attache notre culture à ce qu'on porte, la nourriture, la façon d'être... y a beaucoup d'autres choses, autres que la langue, dans la culture. La preuve est que je ne parle pas ma langue maternelle, mais

quand je rentre chez moi, je ne suis pas perdue ; je peux toujours m'attraper ; il y a toujours des choses qui représentent ma culture et je peux toujours m'intégrer. Mais eux, dans leur situation, à part les institutions comme le Campus Saint-Jean, la Cité francophone qu'on a, on a un petit quartier francophone, c'est *très difficile* d'avoir autre chose pour pouvoir montrer leur fierté de francophones. Il ne leur reste donc que la langue ! C'est un peu [soupir] complexe je trouve, aussi, comme perspective parce que s'ils n'ont rien d'autre à part la langue, pour eux, affirmer leur identité francophone, là ça devient vraiment difficile.

Surtout quand tu penses que tu ne la parles pas comme il faut. Parce que c'était aussi un des problèmes de la plupart d'entre eux, comme tu disais, qu'ils ont peur d'échouer à leurs cours. Il y a plein des jeunes étudiants que je connais qui ont ce problème-là. Parce que je travaillais dans un centre d'aide aux devoirs aussi où on aide avec justement les langues, les sciences. Mais j'ai vu plein de jeunes qui arrivaient avec beaucoup de problèmes avec la langue, l'écriture et autres et qui se sentaient extrêmement honteux parce que pour eux, c'était une grosse perte. Et la plupart viennent et ils me disent : « [Soupir] Non, je parlais bien français avant, mais j'ai commencé à travailler dans tel restaurant, mon *chum* est anglophone... » Et j'étais comme : « Ne t'inquiète pas parce que ça ne change pas grand-chose, tu peux toujours communiquer, c'est le plus important. »

Il faut toujours les réconforter et leur faire comprendre qu'ils ne perdent pas vraiment leur langue, parce que la plupart d'entre eux, c'est le plus gros problème. Quand ils n'ont pas de mots en français, ils vont l'employer en anglais et puis le mot français devient un ennemi [soupir]. Dans ce centre-là, j'ai vu beaucoup plus de problèmes. Beaucoup sont vraiment paniqués parce qu'ils se disent : le fait d'avoir deux, trois mots en anglais qui rentrent dans leur phrase et c'est fini. Dans quelques années, leur français aura disparu puis j'me dis : ça ne devrait pas seulement être la langue, parce qu'y a plus que ça. Tant que tu fais passer un message, c'est bien, mais il y a autre chose qui relève de la culture d'être Franco-Albertain. Je pense qu'il est important qu'ils trouvent ça parce que la langue, juste conserver ça leur fait oublier le reste de tous les symboles qu'il pourrait y avoir.

Une Franco-Ontarienne : Quand on parle de manque de culture, c'était la même chose avec les membres du groupe que moi j'ai interviewé, et même quand je pense à ma propre jeunesse, là, être Franco-Ontarien, là, ça veut juste dire que tu parles français. J'avais un commentaire pour tout à l'heure, avec l'incertitude linguistique. La majorité de mes participants parlaient français quand même assez quotidiennement. Ils prenaient leurs cours en français ou ils restaient avec leur famille. Mais j'en avais une qui était allée à l'école anglophone dans la région, à environ deux heures de route à North Bay, et je ne sais pas si c'était une incertitude linguistique, mais elle hésitait un peu à parler français parce que, comme vous disiez, elle avait comme perdu certains mots. Elle disait : « Ah, t'as un beau français, j'aurais tellement aimé avoir un français de même. » Pis j'étais comme : « De quoi tu parles ?

Mon français est pas si bon que ça. » Mais, pour elle, ça l'était, comme elle était rendue à un point que, pendant deux ans, elle a vécu pratiquement qu'en anglais, parce qu'à North Bay il y a des francophones mais l'université est anglophone, et elle était souvent incertaine des mots qu'elle employait en français. T'sais? « J'vais-tu demeurer francophone? »

Une Franco-Albertaine : J pense qu'y a beaucoup de professeurs aussi qui ne se rendent pas compte que ce qu'ils enseignent introduit cette inquiétude chez les jeunes. La façon dont ils vont aborder le travail de l'étudiant et les commentaires... Les professeurs sont un peu trop durs parfois sur la langue, parce que des fois, dépendamment des groupes, le français ne se parle pas de la même manière. Il y a beaucoup de tournures de phrase et ça doit être intégré aussi dans le travail. Le fait d'être aussi dur dans les commentaires des professeurs, je pense que ça tue l'envie de l'étudiant de s'exprimer dans la langue française.

Question : Les participants qui vous ont marquées le plus. Est-ce que vous vous souvenez d'une participante ou d'un participant qui vraiment vous a fait comprendre des choses en particulier?

Une Acadienne : Mais y en a une autre qui m'a frappée quant à l'insécurité linguistique. L'insécurité linguistique qu'elle vivait était d'une telle intensité ou d'une telle importance qu'elle a presque complètement abandonné son identité francophone. C'était une étudiante qui m'a fait part du fait qu'elle préférait communiquer avec un professionnel de santé mentale anglophone. Et ça, c'est juste une participante qui préférait s'exprimer en anglais. Elle avait choisi de poursuivre ses études en anglais et s'identifiait presque plus au fait d'être Acadienne. Et ça, j'trouve que c'est une tendance que je constate dans la communauté à Moncton. Je trouve qu'il y a une bonne proportion d'Acadiens qui choisissent d'abandonner leur identité et d'adopter l'identité anglophone.

Question : Et toi, lorsque tu dis ça, c'est qu'ils ont abandonné le *chiac* ou le français?

Une Acadienne : Ils quittent le *chiac*, le français et l'identité acadienne.

Une Franco-Manitobaine : Pendant les entrevues, beaucoup de monde disait : « Un Franco-Manitobain, c'est quelqu'un qui parle français, qui vit au Manitoba, point. Ça, c'est un Franco-Manitobain. » Pourtant, plus ils parlaient, plus tu voyais que c'était plutôt : « Lui est plus Franco-Manitobain que moi; lui est moins Franco-Manitobain que moi. » On aurait dit qu'ils se mettaient sur une échelle de valeur avec plein de jugements par rapport au groupe. D'autres disaient : « Les Franco-Manitobains, on est tous une belle famille » même s'il y avait beaucoup de jugements intragroupes. Mais il y en a une dont le discours m'a beaucoup frappée. Elle a dit : « Aussitôt que tu commences à mettre des gens sur une échelle, là, ça défait tout le point. T'sais? C'est comme – on est une minorité, on doit se battre pour la francophonie ensemble, tu vas juger le groupe. »

Question : Le jugement dont tu parles, c'était de quel ordre?

Une Franco-Manitobaine : Des jugements du genre : « Ah, lui parle toujours anglais avec ses amis, lui est moins Franco-Manitobain que moi. » Ou encore : « Lui, t'sais, y travaille en anglais, y se dit Franco-Manitobain pure laine, mais y est pas vraiment à cause qu'y le pratique pas dans sa vie. » Il y avait une évaluation du plus ou moins Franco-Manitobain. Les gens jugeaient les autres sur ce plan-là. On évaluait en fonction de l'effort mis pour vivre dans sa langue à tous les jours.

Une Franco-Ontarienne : Ça me fait penser au fait que le bilinguisme, c'est fragile. Quand je suis arrivée à Moncton pour la rencontre de recherche, nous avons passé plusieurs jours à parler en français et uniquement en français. C'était même la première fois que je pensais spontanément uniquement en français. Je me suis surprise à me réveiller pour constater que j'avais rêvé en français. Et ensuite, au retour, je me sentais rouillée en anglais.

Je ne sais pas vraiment comment expliquer ça, mais quand tu es Franco-Ontarien, c'est comme si tu étais en constante traduction. La réaction fait en sorte que tu es en train de chercher tes mots. *So*, peut-être que le mot te vient d'abord en anglais puis ensuite on le trouve en français, mais c'est par la suite. *Right?*

Question : Est-ce que tout le monde ici, on pense en français, là? [Rires]

Une Franco-Albertaine : Je pense bilingue. Surtout en ce moment, la première chose que je vais faire si quelqu'un m'aborde, ce sera de parler en anglais. Faut dire aussi qu'on est submergés à Edmonton d'anglophones, *so* on n'a pas beaucoup de choix. Faut parler l'anglais absolument. Je voulais juste mentionner une participante, par contre, que je trouvais intéressante. Intéressante parce qu'elle m'a rendue un peu fière... de parler le français et d'être Franco-Albertaine. [Rires] Elle disait qu'elle se sentait noyée, submergée parce que toute sa famille ne parle plus que l'anglais. Ce sont des Franco-Albertains de pure souche, je pourrais même dire, parce qu'ils sont là depuis des générations, mais plus le temps passe, tout le monde ne parle que l'anglais. Elle se faisait harceler pratiquement par tous les membres de sa famille parce qu'elle insiste pour ne parler que le français. [Rires]

Et c'est incroyable. Même quand elle parle, il y a des petits mots en anglais qui vont rentrer dans la conversation. Mais l'énergie qui se dégageait d'elle, c'était vraiment celle d'une personne qui disait : « Jusqu'à la fin de ma vie, il y aura au moins un mot en français qui sortira de ma bouche. » Elle était vraiment formidable. Elle a parlé de beaucoup de problèmes et la plupart ont été abordé [rires] quand j'ai arrêté l'appareil pour celle-là. Elle parlait beaucoup de la ville d'où elle venait... Et apparemment, là-bas, ils ont beaucoup de problèmes avec les écoles. Ils se font dire : « Retournez chez vous au Québec! » [Rires] Mais, à Québec, ils ne veulent pas d'eux, d'après ce qu'ils disent. C'est vraiment un gros conflit qu'elle est en train de vivre là-bas, mais *elle est une militante*. Elle veut parler français

partout et tout ce qu'elle veut faire, c'est d'étudier en français, de vivre une vie de famille en français. Elle m'a vraiment marquée parce qu'elle transpirait la fierté d'être francophone. Elle me disait : « Il y a une lutte, je suis au front et j'suis prête à prendre tous les coups qu'il faut. » Elle m'a vraiment marquée, celle-là. Elle montrait vraiment la situation dans laquelle la plupart d'entre eux vivent là-bas et puis elle n'avait pas honte de dire [...] : « Peu importe comment sera mon français, je serai toujours en train de lutter. »

Oh, oui. Je n'avais pas réalisé ça jusqu'à ce qu'on fasse cette table ronde à quel point c'est vraiment alarmant, cette situation. Il y a les banques qui font des publicités et même pendant les élections, ils vont approcher la population avec des messages dans *toutes* sortes de langues : l'anglais, le punjabi, l'arabe, tout un tas de langues mais pas le français. Alors que le Canada a deux langues officielles, le français n'est pas utilisé dans la plupart des échanges. C'est vraiment ridicule et je me suis rendu compte après qu'on est en train de tuer cette langue à petit feu. Je vais à des endroits et on me dit : « Français ou anglais ? » Pis quand je dis : « O.K., je veux un service en français. – Euh, la dame qui parle français n'est pas là et puis tout le monde parle en anglais. Je suis sûr que tu pourrais te débrouiller en anglais... » Pourtant : « J'ai droit à un service en français. Vous devez avoir quelqu'un qui parle français constamment. »

C'est normal que la plupart, comme elle a dit, se sentent noyés parce qu'ils sont submergés par l'anglais. On donne de la place à d'autres langues, mais pas à la leur. Si on ne fait pas plus, c'est une langue qui va mourir. Sachant que les anglophones et les francophones partagent les mêmes symboles, presque la même culture populaire, si on ne fait pas attention, ce sera très facile de les assimiler aux anglophones. Je suis immigrante et quand je viens vivre au Canada, je dois m'adapter, apprendre la langue, la culture et les autres habitudes de vie de ma communauté d'accueil. Or, c'est presque ce qu'eux, les francophones, doivent faire pour vivre. C'est ridicule, je trouve.

Question : Qu'est-ce que vous pensez de la perspective des participants de votre communauté? Est-ce qu'elle diffère, ou elle est semblable à celle des participants d'autres régions?

Une Franco-Manitobaine : Moi, j viens d'un petit village à l'extérieur de Winnipeg. Puis il y avait quelques participants qui venaient de là, puis ça m'a fait penser à une différence importante entre le milieu urbain et rural. Je trouvais que le monde qui venait des petits villages francophones ruraux, pour eux autres, c'était très clair. Pour eux, l'emphase était mise sur la culture, la famille, les traditions, vivre avec la langue française et sa culture. C'était remarquable dans tous les petits villages. Les participants urbains qui vivaient à Saint-Boniface étaient *nés* à Saint-Boniface, parce que Saint-Boniface est *le* quartier francophone à Winnipeg (avant, Saint-Boniface était une ville qui s'était séparée et maintenant ça fait partie de Winnipeg), [et] mettaient surtout l'emphase sur les amis et la famille franco-manitobaine. Les autres qui venaient de Winnipeg se disaient Franco-Manitobains, mais tu

pouvais voir un petit peu plus l'influence de la culture anglaise chez eux. Mais certainement il y a une distinction culturelle dans l'identité franco-manitobaine entre ceux qui vivent en région rurale et urbaine. Pour moi, c'était vraiment évident.

Les Franco-Manitobains des milieux ruraux sont plus enracinés dans leur milieu et mettent beaucoup plus d'emphasis sur un discours identitaire et de fierté. « Je suis Franco-Manitobain, je suis fier, je vis la culture, mes amis sont Franco-Manitobains, ma famille est franco-manitobaine. » La francophonie, ça faisait partie d'eux. C'est évident que ça fait partie d'eux. Les autres vivant en région urbaine me semblaient moins enracinés à leur culture.

Une Franco-Albertaine : Je pense que j'ai vu quelque chose de similaire aussi. Parce que la plupart qui venaient des petites villes, eux, je pense que le frottement anglophones/francophones était beaucoup plus quotidien. Edmonton, c'est une *très* grande ville. So, ce qu'ils vivaient en ville n'était probablement pas le même problème que ceux qui vivaient dans les villages. Dans les petits villages, ils n'ont pas beaucoup de choix que d'être très protecteurs de leur culture, donc c'est vraiment ancré. Tandis que ceux qui étaient en ville, on sentait vraiment, comme elle a dit, qu'il n'y avait pas la même importance à accorder à la culture française. Ceux qui venaient des petites villes, y mettaient vraiment l'accent sur : « Je suis Franco-Albertain, oui, je suis », t'sais, « je veux vivre selon ma culture » et ainsi de suite, alors que les autres : « Oui, j'suis Franco-Albertain, je lutte » et ainsi de suite, mais quand ils rentrent à la maison, ils ne vivent pas les mêmes problèmes que ceux qui sont dans les petites villes.

Une Acadienne : Vos commentaires m'ont fait réfléchir. Je ne pensais pas que j'avais constaté une différence urbaine/rurale, mais ça m'a fait réfléchir un petit peu. Certains [participants] seraient des centres plutôt urbains au sud-est du Nouveau-Brunswick, tandis que le reste des participants provenaient de communautés plus rurales – Shediac, Memramcook et Bouctouche. Ce qui est intéressant, c'est que les participants pour lesquels l'insécurité linguistique était plus importante ou intense, c'était – je viens de le réaliser – les participants qui provenaient des plus petites communautés rurales. C'était rarement des participants de Dieppe-Moncton. Les Acadiens qui proviennent de Dieppe-Moncton sont perçus pour être plus francophones ou ayant une meilleure « qualité de français ». Peut-être est-ce parce que les francophones du nord de la province sont en majorité des Québécois qui décident de s'installer à Dieppe-Moncton. Ceci fait en sorte que les gens des communautés rurales perçoivent Dieppe-Moncton comme ayant un français plus correct ou plus standard qu'en région. Je pense que c'est moins un gros choc, moins déstabilisant, quand les jeunes venant de Dieppe-Moncton se retrouvent sur le campus à l'Université de Moncton, car ils ont déjà été exposés à d'autres dialectes français, que pour les jeunes des communautés rurales qui ont toujours vécu dans leur petite communauté exposée uniquement au *chiac*, uniquement à leur dialecte. N'ayant pas vraiment eu à communiquer dans un français

standard, c'est bien plus déstabilisant pour eux de se trouver sur le campus, ça peut être une expérience plus difficile et c'est probablement ça qui suscite le plus d'insécurité linguistique.

Une Franco-Ontarienne : Moi, je viens d'une grande ville, Ottawa, et c'est comme la ville francophone de l'Ontario. O.K.? Parce cette ville longe le Québec. C'est aussi la ville fédérale où se trouve le gouvernement, où le bilinguisme est vraiment poussé. Quand je suis déménagée à Sudbury, une ville du nord de l'Ontario, j'ai vécu en quelque chose une réaction similaire à cette division rurale/urbaine. Mais là, il s'agit d'une région éloignée des grands centres comme Ottawa. Aussi, Sudbury est une grande ville qui fait face à des petites localités comme Azilda, Chelmsford, qui aujourd'hui représentent le Grand Sudbury. So, je trouve qu'à Sudbury, la distinction urbaine/rurale n'est pas aussi importante que le fait d'être en région pratiquement éloignée. On a l'impression d'être doublement éloigné quand on est en région et qu'on parle français dans ces localités même si le fait français a pris sa source précisément dans ces petites localités il y a de cela un siècle, du moins pour Sudbury.

Intervieweur : Merci à vous toutes.

Correspondance

monique.benoit@uqo.ca

ann.beaton@umoncton.ca